

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 38

Artikel: Une mystification en partie double
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ce monde, soit dans l'autre. Evidemment Girard n'y entendait rien, Pestalozzi n'y voyait goutte. Pourquoi s'élever si haut, pendant que l'on est encore sur cette terre, au bon temps des mitrailleuses et des chassepots ? Que parle-t-on d'hommes, de citoyens : ce sont des militaires qu'il nous faut, et rien que des militaires, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Il est temps de rentrer dans une voie plus rationnelle ; le rapport en question nous en indique les moyens qui sont excessivement simples et s'adaptent si bien au système actuel, que leur introduction pourra se faire presque sans difficultés. Voyez plutôt. On fait actuellement de la géographie, même dans la dernière des écoles primaires ; rien n'empêchera d'y ajouter l'étude du terrain, au point de vue militaire. Tout en donnant sa leçon et en surveillant d'un œil les babilards, le maître indiquera soigneusement les points forts du pays, les points exposés, en même temps qu'il donnera quelques détails sur l'art des fortifications ; puis, pour rendre cet enseignement réellement profitable, il y joindra quelques notions de tactique. Ça ira tout seul : chacun connaît les heureuses dispositions qui se manifestent pour la lutte chez l'enfant : à 7 ans, le moutard est déjà fort sur le coup de poing et sur la bousculade ; au maître intelligent à découvrir, dans ces querelles hâties, les premiers éléments de la science militaire, qui se trouvera ainsi à la portée des plus jeunes têtes. Plus tard, quand le gamin connaîtra ses quatre règles, on passera à des développements plus relevés, et ainsi de suite, progressivement, on arrivera aux écoles de peloton, de compagnie, perfectionnées par le nouveau règlement fédéral. Les ainés qui montreront des aptitudes, recevront les premiers développements de la stratégie. De cette manière, le plus simple soldat pourra au besoin remplacer son colonel, lorsque celui-ci, sur le champ de bataille, aura perdu une jambe, un bras... ou la tête, ce qui arrive quelquefois, malheureusement.

Après l'étude du terrain et de la tactique, rien de plus important que la balistique ; chacun en conviendra. Pour moi j'enrage que notre régent, un brave homme pourtant, et qui orthographiait admirablement, ne nous en ait jamais dit un traître mot. Point ne sera besoin d'en faire un enseignement à part, mais simplement une application toute naturelle des mathématiques. D'attrayants problèmes sur la trajectoire alterneront heureusement avec ceux, parfois trop arides, de nos manuels.

Quant aux résultats on n'en saurait douter. Actuellement nos tireurs visent singulièrement juste ; ils frappent en pleine poitrine ; que sera-ce lorsqu'ils connaîtront la balistique !... Les sciences naturelles fourniront à leur tour à l'enseignement militarisé une infinité de ressources. En parlant chimie, la poudre fédérale, sa composition, ses différentes espèces tomberont naturellement dans le sujet. En zoologie, l'intérêt se portera plus particulièrement sur le cheval, ce noble et inséparable compagnon du colonel.

Bien des gens se demanderont sans doute s'il n'y

aurait rien à faire pour le mulot, si précieux pour l'artillerie de montagne.

On pourrait, croyons-nous, poser sans crainte la question à l'autorité fédérale, car son administration paternelle ne néglige point les animaux ; dernièrement encore, les pères de la patrie, qui ne donneraient pas un liard pour une exposition scolaire, votaient une forte subvention en faveur du bétail suisse qui, à cette heure même, tient grandes assises à Langenthal, grâce à cette touchante faveur.

Le rapport se tait sur un cours d'esthétique fédérale que le Département militaire ferait donner aux Welches, pour réformer leur goût, et leur apprendre à apprécier le mérite et l'élégance des nouvelles coiffures militaires. Il ne dit rien non plus des instructions à donner aux sages-femmes et aux nourrices, instructions indispensables pour préparer, dès le berceau, l'enfant à sa future vocation.

Mais attendons, toutes ces choses viendront en leur temps. — Quant aux instituteurs, ils auront nécessairement aussi un uniforme et leur instruction militaire, et nous touchons à cet âge heureux annoncé par le noble lord Brougham, où l'instituteur primaire réglera les destinées des peuples.

Quels progrès ! les colonels seront pédagogues et les régents seront colonels ; ils s'appelleront frères d'armes et leur union commencera l'ère de la fraternité universelle. La Suisse fera l'admiration des peuples et c'est bien alors qu'on pourra lui donner sans flatterie le titre d'éducateur du genre humain.

E. D.

Une mystification en partie double.

Causerie genevoise.

Les *Causeries* à date fixe ne sont pas notre fait, les abonnés du *Conteur* ont pu s'en apercevoir ; tantôt les sujets font absolument défaut sur la place, tantôt ils se pressent à tel point qu'il est impossible de n'en pas laisser échapper plusieurs qui fourniraient cependant de piquantes actualités.

C'est ce qui nous arrive aujourd'hui. Les orages du Grand Conseil à propos de l'*hospice général* qui va être enfin créé, la pieuse fureur du clergé catholique, au sujet de Monseigneur d'Hébron que nous ne voulons pas reconnaître comme évêque de Genève, nous fourniraient plus d'une réflexion humoristique ; toutefois, nous donnerons la préférence à une excentricité qui a mis la population féminine de notre ville sur les dents.

Comme nous avons déjà parlé des Eves genevoises lors des séances de M. Naville, nous ne reviendrons pas sur les traits saillants du caractère de nos concitoyennes, les croyant suffisamment connus.

Or, voici l'annonce qu'on lisait dans le *Journal de Genève* du 1^{er} et du 3 septembre :

» DEMANDE EN MARIAGE.

» Un Monsieur de trente-deux ans, très bonne famille, fortune indépendante (plus tard, riche), désire s'unir à une dame d'une trentaine d'années ; aimable et bon caractère, indépendante, bienfaisante, fortune et rentes lui restent pro-

» priété absolue. Secret gardé sur parole d'honneur.
» Ecrire aussitôt A. B. J. Vérésoff et Garrigues ;
» Genève, Suisse, franco. »

Bien que ce ne soit pas certainement la première demande en mariage qu'on remarque dans la presse périodique, nous ne sommes pas encore assez *americanisés* pour que cette hasardeuse façon de choisir une femme risque de passer dans nos mœurs.

Nous croyons encore à Genève qu'il faut être bien sot ou bien maltraité par la nature pour recourir à de semblables moyens ; aussi dans les cafés nous repassions-nous le journal en murmurant quelque épithète peu flatteuse ou en haussant les épaules.

La plupart des femmes ont été plus clairvoyantes que nous, ce qui, d'ailleurs, leur arrive souvent.

Derrière cette annonce elles ont vu, non pas un célibataire embarrassé, appelant le hasard à son aide, mais de joyeux garçons (réunis autour d'un bol de punch ou d'une table encore chargée de bouteilles de champagne frappé), de gais viveurs, très satisfaits de leur sort, cherchant, un cigare aux lèvres, à clore une charmante soirée par une bouffonnerie dont ils pussent rire longtemps.

Dans ces occasions-là, toute idée chevaleresque est impitoyablement bannie ; on fait de l'esprit aux dépens des femmes ; elles s'en doutent bien.

L'un des jeunes fous en question, au milieu des hourras et des bravos, avait dû s'engager à faire défiler tout un cortège de brunes et de blondes raisonnablement mûres, que le veuvage ou le célibat commence à lasser.

L'idée ne pouvait que faire florès ; et l'article, de naître comme par enchantement sous le crayon du railleur, donnant lieu à des paris sur le nombre des postulantes, leurs qualités physiques, leur audace, etc., etc.

Voilà ce que beaucoup de femmes intelligentes ont parfaitement compris, et voilà pourquoi, réunies en un cercle assez nombreux, elles ont jugé qu'il serait de bonne guerre de prendre la plume à leur tour et de s'amuser aux dépens des mystificateurs.

La maîtresse de la maison, spirituelle sexagénaire, toujours prête à rire malgré ses cheveux blancs et ses rides, voulant donner l'exemple, écrivit d'abord la lettre que voici :

« Monsieur,

» Il ne m'appartient pas de faire mon éloge, cependant je crois remplir les conditions réclamées par votre annonce.

» J'ai vingt-neuf ans, je suis veuve et assez riche pour épouser un homme sans fortune ; mais je tiens à présenter mon mari avec orgueil dans les salons où je suis reçue.

» Veuillez donc, Monsieur, m'adresser votre portrait-carte poste restante ; si votre figure m'agrée, je vous enverrai ma photographie avec de plus amples détails sur ma position, mes goûts, ma manière de vivre.

» Agréez, Monsieur, etc.

» Césarine K... »

Nous ne rapporterons pas ici toutes les lettres qui furent lues au milieu des rires et des applau-

dissements ; chaque personne jouait son rôle avec plus ou moins d'esprit, plus ou moins de finesse ; cherchant surtout à donner un cachet sérieux à ces missives, dont elles se promettaient de divertir leurs maris en leur communiquant les réponses qu'elles recevraient.

En femmes bien avisées, elles n'eurent garde de mettre en même temps toutes leurs lettres à la poste ; elles les portèrent même à différents bureaux, afin d'ôter tout soupçon sur leur origine collective. Style, écriture, pensées, différaient d'ailleurs essentiellement, aussi rien ne devait faire croire à de plaisantes représailles.

Il ne s'agissait plus que d'attendre les réponses ; mais la patience n'est pas le fait de nos femmes et de nos sœurs ; Dieu sait combien de fois nous les voyons trépigner parce que telle ou telle chose ne marche pas assez vite au gré de leur désir. Les heures donc semblaient trop lentes à nos Eves, bien qu'elles en employassent une partie à comploter de nouvelles ruses pour prolonger une correspondance qui leur promettait beaucoup de plaisir.

Elles avaient choisi plusieurs photographies de dames étrangères fixées dans des régions lointaines (Américaines, Moscovites, Suédoises, Espagnoles, etc.), toutes belles comme des houris, et se réjouissaient de les envoyer pour donner plus de piquant à l'aventure, jusqu'au moment où elles cloraient leurs dernières lettres par ces mots : « A railleurs, railleuses et demi. »

Le moment venu une domestique fit une première tentative à la poste.

O déception !

Les lettres ne pouvaient être remises qu'à la personne même. Ce fut du moins ce que répondirent les employés en souriant de manière à montrer qu'ils étaient parfaitement initiés à la mystification matrimoniale, s'ils n'en étaient eux-mêmes les auteurs.

Une seconde, une troisième tentative eurent le même résultat.

S'il se futagi de toute autre chose, nos Eves auraient réclamé auprès du directeur ; mais comment le faire sans trahir ce délicieux incognito dans lequel il fallait à tout prix se draper ? C'était chose impossible ! Quel martyre ! Savoir les réponses là, dans un méchant casier, et ne pouvoir y toucher sans se montrer à visage découvert !

Nous devons le dire à l'honneur des femmes, la dignité l'emporta sur la curiosité ; les réponses attendront à la poste l'heure où l'on brûle toutes les lettres dont on n'a pu trouvèr les destinataires.

N'avons-nous pas raison d'intituler cet article : *Une mystification en partie double ?*

Y.

On voyadzou au Mont blianc.

On bon gros paysan dé Bullou, l'iré zala chu les penté d'au Mont blianc por culli dai zerbadzou rénomma por maidzi les ermailli ; ye volliavé in mimou tin vesita lo payi. In révenient ye passa per Thonon, car noutron hommou l'avai auyu deré que les Sa-